

Un retour à Freud

Jacques Saliba

«Le profane trouvera sans doute difficilement concevable que des troubles morbides du corps ou de l'âme puissent être dissipés par la «simple» parole du médecin (...) Sans doute la médecine moderne avait-elle suffisamment l'occasion d'étudier le rapport indéniable entre le corps et l'âme, mais elle ne manquait jamais, alors, de présenter l'âme comme déterminée par le corps et dépendante à son égard (...) La relation entre le corps et l'âme est (...) un rapport d'action réciproque, mais l'autre aspect de cette relation, l'action de l'âme sur le corps, ne fut guère en faveur auprès des médecins dans les premiers temps. Ils semblaient craindre d'accorder à la vie de l'âme une certaine autonomie, comme s'ils eussent dû, ce faisant, quitter le terrain de la science.

Cette insistance unilatérale de la médecine sur le corporel a connu (...) une évolution progressive, amenée directement par la pratique médicale. Il existe en effet un grand nombre de malades plus ou moins gravement atteints qui, par leurs troubles et leurs plaintes, mettent grandement à l'épreuve l'art des médecins, mais chez lesquels on ne peut trouver de signes visibles ou palpables du processus morbide ni de leur vivant ni après leur mort, et cela malgré tous les progrès accomplis dans les méthodes d'investigation de la médecine scientifique (...)

On découvre à cette occasion qu'au moins chez certains de ces malades les signes du mal n'ont pas d'autre origine *qu'un changement dans l'influence de leur vie psychique sur leur corps*, et que par conséquent la cause première du troubles est à rechercher dans le psychique (...) La science médicale avait néanmoins trouvé là l'occasion de centrer toute son attention sur l'aspect jusque-là négligé de la relation réciproque du corps et de l'âme(...)

Des états morbides déjà développés peuvent être considérablement influencés par des affects violents, le plus souvent dans le sens d'une aggravation. Mais il arrive fréquemment aussi qu'une grande frayeur, un chagrin subit, aient une influence curative sur un état morbide déjà bien

enracme ou même le fassent disparaître, en provoquant un changement particulier dans l'organisme. Enfin, il ne fait aucun doute que les affects dépressifs peuvent abrégér considérablement la durée de la vie, de même qu'une violente frayeur, une « *mortification* » ou une honte cuisantes sont susceptibles de mettre un terme brutal à la vie; il est curieux de constater que le même effet peut également résulter d'une grande joie inattendue (...)

Ainsi la personne du médecin était-elle à l'époque. tout comme aujourd'hui, l'un des facteurs essentiels permettant d'obtenir chez le malade l'état psychique favorable à sa guérison.

À présent, nous commençons également à comprendre la « magie » du mot. Les mots sont bien les instruments les plus importants de l'influence qu'une personne cherche à exercer sur une autre; les mots sont de bons moyens pour provoquer des modifications psychiques chez celui à qui ils s'adressent, et c'est pourquoi il n'y a désormais plus rien d'énigmatique dans l'affirmation selon laquelle la magie du mot peut écarter des phénomènes morbides, en particulier ceux qui ont eux-mêmes leur fondement dans des états psychiques (...)

On peut s'attendre avec certitude à ce que, procédant avec méthode, le traitement psychique moderne (*la psychanalyse J. S. dixit*) qui est bien une toute récente résurgence d'anciennes méthodes thérapeutiques, mette entre les mains des médecins des armes encore bien plus puissantes pour combattre la maladie. »

S. Freud
« *Traitement psychique (traitement de l'âme)* » 1890.
In « *Résultats, idées, problèmes* »,
Paris, PUF, 1984 P. 2, 3, 5, 6, 12, 22, 23.

* * *

Ce texte de Freud, de 1890, dont nous en extrayons ici quelques passages, est important à plusieurs titres.

Il pose clairement et de manière précise les rapports complexes et dialectiques entre les faits du corps et ceux du psychisme. Il les met au centre de toute manifestation de maladie. Par là, Freud, légitime l'accompagnement et l'écoute psychiques des patients dans les services de médecine.

Il en institue la place.

Son actualité est d'autant plus forte que la médecine d'aujourd'hui, se trouve fortement confrontée à cette problématique. Elle en devient, ainsi, plus attentive et plus ouverte qu'elle ne l'a été dans son histoire.

Il montre combien la résistance de la médecine moderne aux interprétations par «l'âme» des pathologies organiques ainsi qu'aux thérapeutiques magiques à efficacité symbolique parfois opérantes, s'explique par la volonté historique de cette médecine de s'arracher à la pensée magique pour s'inscrire dans le champ scientifique. Science qui a vu sa modernité émerger, avec la clinique, au siècle des Lumières et a connu son apogée positiviste au XIX^e siècle, lors de la naissance de la Médecine expérimentale, dont Claude Bernard en a été le principal promoteur.

Aujourd'hui, l'institution médicale est profondément segmentée. Elle ne trouve plus d'unité que dans l'efficacité thérapeutique que les technologies modernes mettent à son service. Mais, ces dernières imposent, aussi, leur épistémè qui n'est pas sans effets sur les nouvelles orientations des pratiques médicales. Le malade, dans sa composante subjective, devient un « reste » que cette médecine n'est plus en mesure de prendre en charge.

L'éloignement de la relation personnelle, dont parle Freud, distancie de plus en plus le médecin de sa culture clinique, dans le sens classique du terme. Il en perd les qualités relationnelles et privilégie le productivisme des actes à la temporalité lente qu'elles exigent. La force des mots, avec leurs composantes imaginaires ou symboliques, lui échappe. Mais, comme Freud l'a illustré dans son apologie de l'analyse profane, le médecin actuel n'en a ni la théorie ni la formation. Il n'est pas, cependant, sans ignorer la place que la maladie occupe dans l'histoire subjective et / ou familiale de son patient. Il peut même parfois reconnaître l'importance du langage.

Mais il s'en décharge et en délègue la gestion aux Psys.

Ces derniers pouvant leur apparaître comme une autre composante de l'acte thérapeutique, légitimés, pour certains, par la pratique que la psychanalyse a pu fonder du haut d'une expérience et d'une théorisation. D'autant plus que, depuis Freud et avec Lacan, c'est du côté de la science et non de la magie que la psychanalyse mène ses débats et spécifie ses fondements.

La place de la psychanalyse dans les institutions devient, alors, l'enjeu d'un travail au sens pratique et théorique du terme.

Il appartient aux psychanalystes de s'en saisir sans se détourner de ce qui les a fondés dans cette place.